

L'INSOUTENABLE INSIGNIFIANCE DE L'ÊTRE : ARNON GRUNBERG

De tous les romanciers néerlandais contemporains, Arnon Grunberg (° 1971) est probablement l'un des plus connus et traduits¹. Voyageant de par le monde comme conférencier, journaliste et reporter de guerre, il développe, au fil de nombreuses publications, une vision du monde contemporain que d'aucuns qualifient d'impitoyable. Sa plume est d'abord celle d'un écrivain pétulant qui produit à la volée, dans la fugacité de l'instant, non celle d'un romancier qui pénètre avec perspicacité les tréfonds de la nature humaine; il appartiendra toujours plus au monde structuré et solide d'un Frédéric Beigbeder qu'à l'univers foisonnant et mouvant d'un Karel Schoeman, écrivain sud-africain, ainsi qu'en témoigne son style incisif, concis, serré comme le sont ses personnages engoncés dans leur humanité à la névrose triomphante. Il n'est souvent pas de phrases, seulement des mots désarticulés, enfilés rapidement, comme juxtaposés par inadvertance, jusqu'à produire une atmosphère teintée de froide indifférence et de cinglante ironie.

Samarendra Ambani, héros de *L'Homme sans maladie*, paru en français durant l'été 2014, est le rejeton de Hofmeester, le frère de Jean-Baptiste Warnke, le cousin lointain de l'improbable famille de *Douleur fantôme*. Il est une brisure qui se transmet de roman en roman, comme cette tare se transmettant d'une génération à l'autre dans la dynastie des Rougon-Macquart.

Qui est Samarendra Ambani? Tous ses proches pensaient le savoir, avant de renoncer, impuissants; le lecteur lui-même ne saurait se

prononcer, sous peine de trahir l'intention de l'auteur de creuser un vide qui ne soit pas rempli d'un sens, ni même d'une question existentielle, une vacuité qui soit simplement un creux insipide, une béance qui n'inspire rien et n'interroge pas. De même que les parents de Hofmeester avaient répudié leur judaïsme pour devenir «normaux», de même l'indo-européen Samarendra Ambani n'est plus que le catholique Sam, fils d'une Suissesse et d'un immigré ayant parfaitement réussi, du moins en apparence, son assimilation. Dans les deux cas, le rejet du passé est une impasse pour Grunberg, à la différence de Schoeman dont l'expérience de l'arrachement lui en a fait mesurer la déchirure: le Hofmeester de *Tirza* est peu à peu détruit par l'éloignement progressif de sa fille tandis que Sam se voit considéré à plusieurs reprises comme un «faux» dans son propre pays, sur sa terre natale. Qui est ce sémillant architecte qui rêve d'un grand opéra à Bagdad, d'une immense bibliothèque à Dubaï, pour ne bâtir finalement qu'un centre bouddhiste dans une bourgade suisse? Qui est cet être à la routine revendiquée, se voyant par deux fois accusé d'espionnage? Il n'est rien qu'un homme sans maladie, seul bien auquel il tient, seule qualité qui le définit, seule caractéristique forgeant son identité, de la première à la dernière page du roman: «Plus encore que son physique indien [...], la chose qui constitue le cœur de son identité est la suivante: l'absence de maladie. Il n'a besoin ni de fauteuil roulant, ni de soins permanents; il est seigneur et maître de son propre corps. Aussi fut-il d'abord l'enfant, puis le garçon, et maintenant l'homme sans maladie. Quoi qu'il soit et devienne par ailleurs, l'essentiel est sa bonne santé, à la fois physique et mentale».



Arnon Grunberg.

Samarendra Ambani n'a de consistance qu'au prix d'une périphrase polie: l'homme sans maladie. Il est celui qui n'éprouve aucun trouble, que rien n'affecte; il est un être hygiénique, lisse, sans aspérités, à la différence de sa sœur difforme. Son identité est sans relief, malgré ce nez fracturé qui lui donnera presque par moments, en une réduction à la Nicolas Gogol, un semblant d'humanité; périphrase, il devient alors brève métonymie. Est-il seulement humain? Dans la vision d'Arnon Grunberg, qu'on dit pessimiste pour être sans joie, la périphrase ou la métonymie pourraient apparaître comme la quintessence de l'homme, être vivant trop souvent revêtu de mystère afin de voiler la nudité de son absurde existence. Aux béats de la religion et aux Pangloss de la philosophie, il répond, comme il l'avait fait dans *Histoire de ma calvitie*², par un horizon de proximité, un pénis à portée de main, un écran plasma à portée de mort.

Plus que sa vision du monde, le regard que porte Arnon Grunberg sur l'homme est terrifiant. Refusant de descendre profondément dans le cœur humain de peur d'y retrouver un sens caché et irrationnel, il se plie à l'insoutenable insignifiance de l'être, si chère à notre temps. Il ne déploie une tendresse pour ses personnages qu'en caressant leur implacable fin. La torture vécue sans raison par Sam n'est pas aussi insensée que le seul fait que lui soit; la première a un objet, le second n'offre aucun retour. Le couperet tombe; le monde ne cille pas.

PIERRE MONASTIER

ARNON GRUNBERG, *L'Homme sans maladie* (titre original : *De man zonder ziekte*), traduit du néerlandais par Olivier van Wersch-Cot, éditions Héloïse d'Ormesson, Paris, 2014, 256 p. (ISBN 978 2 35087 285 8).

Voir *Septentrion*, XXXV, n° 4, 2006, pp. 3-II.

- 1 Les traductions en langue française ont surtout paru aux éditions Actes Sud d'Arles et aux éditions Héloïse d'Ormesson de Paris.
- 2 Titre original : *De geschiedenis van mijn kaalheid*. La traduction française, signée Anita Concas, a paru aux éditions Actes Sud en 2003.